

soit la fin de tout ceci, il n'y a pour "moi" que malheurs à attendre. Tout ce que je puis, Marian, c'est de ne pas ajouter à ces malheurs, le souvenir d'une promesse violée, l'oubli des paroles suprêmes que mon père a prononcées sur ma tête.

—Que comptez-vous faire, alors ? lui demandai-je.

—Révéler moi-même à sir Percival Glyde la vérité comme elle est, me répondit-elle. Il me laissera libre alors, s'il le veut, non sur ma demande, mais parce qu'il saura tout.

—Qu'entendez-vous, Laura, par ce mot "tout ?" il doit suffire à sir Percival (ainsi me l'a-t-il dit lui-même) de savoir que l'engagement qui vous lie est contraire à vos désirs.

—Puis-je lui tenir ce langage, lorsque cet engagement a été pris pour moi par mon père, avec mon plein et libre consentement ? J'aurais tenu ma promesse, non pour mon bonheur, je le crains, mais avec une parfaite résignation.

—Ici, elle s'arrêta, rapprocha son visage du mien, et posa sa joue contre la mienne, —j'aurais tenu ma promesse, Marian, si un autre amour n'avait germé dans mon cœur, amour qui n'y existait pas quand j'ai promis d'épouser sir Percival.

—Laura ! vous n'irez certes pas vous dégrader en lui faisant un tel aveu ?

—Je me dégraderaient bien autrement si j'obtenais ma liberté en lui faisant un mystère de ce qu'il a droit de savoir.

—Il n'a pas l'ombre d'un droit à savoir cela !

—Vous avez tort, Marian, vous avez tort !... Je ne dois tromper personne, — et moins que personne, l'homme à qui mon père m'a donnée, à qui je me suis donnée moi-même... — Un baiser, ici, rapprocha ses lèvres des miennes... — Ma bien chérie, dit-elle avec douceur, vous m'aimez tellement, vous êtes si fière de moi, que

vous oubliez pour mon compte ce que vous n'oublieriez jamais pour le vôtre. Que sir Percival mette en doute les motifs qui me dirigent et, s'il le veut, porte sur moi un jugement défavorable, cela vaut mieux que si, après lui avoir été infidèle par la pensée, j'avais la bassesse de lui cacher cette infidélité, en vertu d'un calcul personnel...

Dans mon premier mouvement de surprise, je l'écartai de moi pour la contempler à l'aise. Nos rôles étaient changés, et c'était la première fois : toute la résolution était chez elle, toutes les hésitations étaient chez moi. J'examinai avec étonnement ce jeune visage, pâle, tranquille et résigné ; dans ces yeux levés tendrement vers moi, je voyais resplendir l'innocence et la pureté d'un cœur intacte ; aussi les restrictions, les objections mondaines qui se pressaient sur mes lèvres s'effaçaient elles peu à peu, absorbées dans leur propre néant. Je courbais la tête sans trouver un mot à dire. A sa place, —j'étais forcée de l'avouer, —j'aurais obéi au méprisable petit orgueil qui fait mentir tant de femmes, et j'aurais menti comme elles.

—Ne vous fâchez pas contre moi, Marian, dit-elle, se méprenant à mon silence.

Je ne répondis qu'en la pressant de nouveau sur ma poitrine. Je craignais d'éclater en pleurs si j'essayais de parler. Or, mes larmes ne coulent pas aussi facilement que je le voudrais ; — ce sont des larmes d'homme, accompagnées de sanglots convulsifs, sujet de terreur pour qui me voit pleurer.

—Voici bien des jours, ma bonne chérie, bien des jours que je pense à tout ceci, continua t-elle, roulant et mêlant sa chevelure sous ses doigts dont toute la patience de mistress Vesey n'a pu calmer encore la mobilité nerveuse ; —j'y ai pensé très-sérieusement, et je puis compter sur mon courage, lorsque ma conscience me

dit que j'ai raison. Laissez-moi m'expliquer avec lui dès demain, — en votre présence, Marian ! Je ne dirai rien de mal, rien dont vous ou moi nous ayons à rougir ; — mais quel soulagement pour mon cœur d'en finir avec cette dissimulation misérable ! Ce qu'il me faut, avant tout, c'est de savoir et de sentir que, de mon côté, je n'ai à me reprocher aucune tromperie ; et alors lorsqu'il saura ce que j'ai à lui dire, qu'il agisse vis-à-vis de moi comme il voudra !...

Avec un soupir profond elle replaça sa tête sur ma poitrine. De tristes pressentiments sur l'issue de ce qui allait se passer vinrent opprimer mon esprit, mais, continuant à me méfier de moi, je lui dis que je me conformais à ses vœux. Elle me remercia ; et, peu à peu, nous en vîmes à parler d'autre chose.

Nous nous retrouvâmes au dîner, et je l'y vis plus elle-même, plus à son aise avec sir Percival que cela ne m'étais jamais arrivé. Elle se mit au piano, dans la soirée, choisissant des morceaux de musique comme on les fait à présent, hérissés de difficultés, brillants, étourdissants et sans mélodie. Depuis le départ du pauvre Hartright, elle n'a pas exécuté une seule de ses charmantes cantilènes de Mozart, pour lesquelles il avait un goût si prononcé. Le cahier même qui les renferme n'est plus dans le pupitre à musique. Elle l'en a elle-même ôtée pour que personne, venant à le feuilleter, ne lui demande un des morceaux qu'il contient.

Aucune occasion ne me fut donnée de constater si elle avait ou non changé d'avis depuis le matin, jusqu'au moment où elle souhaita le bonsoir à sir Percival, et j'appris alors de sa bouche même, qu'elle persistait dans sa résolution. Elle lui dit, en effet, d'un ton fort calme, qu'elle désirait lui parler le lendemain après le déjeuner, et qu'il la trouverait, ainsi que moi, dans son boudoir, où elle comptait l'attendre. A ces mots il changea de cou-

leur, et quand vint mon tour de lui prendre la main, je m'aperçus qu'il tremblait un peu. La matinée du lendemain allait décider de son avenir ; il s'en doutait, évidemment.

Par la petite porte qui fait communiquer nos deux chambres à coucher, j'allai, comme à l'ordinaire, souhaiter à Laura le bonsoir, avant qu'elle s'endormit. En me penchant sur elle pour l'embrasser, je vis le petit portefeuille d'Hartright à demi caché sous son oreiller, juste à la même place où, toute enfant, elle mettait ses jouets favoris. Je ne pus trouver dans mon cœur aucune parole de blâme ; mais en secouant la tête, je lui montrai le cahier. Elle leva les deux mains jusqu'à mes joues, et, abaissant doucement mon visage au niveau du sien, posa ses lèvres au bord des miennes.

—Laissez-le moi ce soir ! murmura-t-elle. Demain, peut-être, sera cruel, et me forcera de lui dire adieu pour jamais !...

"9 octobre." Le premier incident de la matinée n'a pas été de nature fort encourageante ; une lettre m'est arrivée du pauvre Walter Hartright. C'est une réponse à celle où je lui expliquais comment sir Percival s'était justifié des soupçons provoqués par la lettre d'Anna Catherick. Il parle très-brièvement, et non sans amertume, des explications fournies par sir Percival, se bornant à dire, qu'il "n'a aucun droit de juger la conduite de ses supérieurs". Voilà qui est assez triste ; mais les quelques passages où il est question de lui me chagrinent plus encore. Il dit que l'effort par lequel il essaie de revenir à ses anciennes occupations, au lieu de lui être plus facile, lui semble plus pénible de jour en jour, et il me prie d'employer tout le crédit que je puis avoir, à lui obtenir un travail qui l'éloigne forcément de l'Angleterre, qui le transporte sur un théâtre, et lui donne d'autres relations. Je me suis vue d'autant plus disposée à lui complaire en ceci, que certain passage,